

Nous, fossoyeurs

Autor(en): **Ghelfi, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): - **(1970)**

Heft 135

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1028104>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

sont pas très claires, surtout dans les organismes privés, que le niveau des principes généraux ne provoque pas toutes les réactions (on attend sans doute la question de la localisation pour se manifester) et que l'individualisme et la mauvaise diffusion de l'information traditionnels dans les universités ont fait obstacle à une large discussion. Néanmoins, on peut esquisser un schéma des études sur le développement, laissant aux universités l'entière responsabilité de l'enseignement au niveau de la licence, et confiant à l'institut suisse du développement la coordination et l'initiative des études de troisième cycle.

ÉTUDES DE LICENCE

Au niveau de la licence, il s'agit principalement de sortir les étudiants de leur ethnocentrisme; la question des inégalités de développement dans le monde est une de celles qui font partie de la culture générale de tout universitaire. L'intérêt parmi les étudiants paraît important, à en croire une enquête réalisée au printemps 1970 parmi les étudiants en sylviculture et en agronomie à l'EPF de Zurich: nombre total d'étudiants 466, 250 réponses, dont 139 suivent un cours théorique sur l'économie du développement, deux hors de leur domaine de spécialisation, 127 et 83 suivent deux cours dans leur spécialité sur les pays en voie de développement, et 38 divers enseignements, à l'Université ou ailleurs; tous ces cours sont libres, c'est-à-dire soit à option soit hors programme.

A l'Université de Fribourg, une commission formée de professeurs, d'étudiants et de membres du groupe catholique Justice et Paix a établi un projet, actuellement soumis au Conseil d'Etat, d'institut regroupant les divers enseignements en matière de développement, et permettant une approche interdisciplinaire, en complément d'un programme principal dans une faculté. Cet institut délivrerait un certificat après deux semestres et un diplôme après une plus longue période. Avec des moyens financiers modestes au départ, un tel institut peut avoir une grande portée. Il est souhaitable que toutes les universités s'inspirent de cet exemple, sous quelque forme que ce soit.

ÉTUDES DE TROISIÈME CYCLE

Les travaux de l'institut seront en principe consacrés à des recherches appliquées, surtout en sciences sociales; si les missions dont pourront être chargés les enseignants doivent répondre à des exigences scientifiques élevées, les recherches de doctorat auront surtout pour but la formation des étudiants à la recherche sur le terrain.

Pour la formation complémentaire après une licence, il s'agit d'assurer un élargissement interdisciplinaire des connaissances nécessaires à la compréhension du développement, afin de former ceux que le jargon de la coopération technique appelle experts. En effet, le marché de l'emploi très serré et l'impossibilité d'assurer des salaires égaux à ceux du secteur privé entravent le recrutement habituel des experts, formés par la pratique nationale et internationale et âgés de 35 ans au moins, et conduit à l'engagement d'experts juniors (ou coopérants techniques), sans expérience pratique mais disponibles, travaillant en équipe sous la direction d'un expert chevronné.

Deux instituts existants peuvent assurer une base à l'institut suisse du développement. L'Institut Africain de Genève assure depuis 1961 la formation complémentaire des universitaires partant pour le tiers monde et offre un cadre de travail aux doctorants de l'Université de Genève ou de l'Institut de Hautes Etudes Internationales préparant une thèse sur un problème de développement; son intégration à l'institut suisse nécessite sa reconnaissance universitaire, actuellement en discussion avec les autorités universitaires, la Faculté des Sciences économiques et sociales et l'Institut de HEI. L'EPF de Zurich a récemment décidé de se consacrer à la formation complémentaire des experts, par une structure expérimentale qui pourra donc être intégrée facilement à l'institut suisse.

Sur cette base, M. Cart espère pouvoir mettre au point cet automne un plan d'action.

Nous, fossoyeurs

A l'occasion de la présentation du film de moyen métrage « Nous, fossoyeurs », de J.-L. Nicollier, la presse avait été unanime à relever sa bienfaisance et sa précieuse contribution à la campagne pour « l'année européenne de la nature ». A y bien regarder, pourtant, ce film est un document authentiquement réactionnaire — à la manière de M. J. Schwarzenbach qui pose le problème de l'équilibre homme-nature en termes de « retour » du premier au second. Le film, d'une manière générale, ne va pas au-delà des apparences de notre société contemporaine: pollutions, industrialisation, motorisation, urbanisation, accroissement démographique. Tout cela est juste. Mais trop court.

La course à la satisfaction des besoins est loin d'être achevée: le salaire moyen de l'ensemble des ouvriers, en octobre 1969, n'était que de 1 200 francs par mois. La société industrielle n'est pas condamnable parce qu'elle multiplie les usines, les voitures, les routes, les déchets, les pollutions, les unités d'habitation. Sans doute faut-il entreprendre une exploitation intensive des ressources naturelles si l'on veut sortir les sociétés humaines de la pauvreté, puis de la pénurie.

La critique, en fait, doit porter sur l'anarchie de ce développement, sur l'utilisation des ressources (naturelles et humaines) en vue d'en tirer un profit commercial au lieu de servir le mieux-être de la collectivité, sur le libéralisme économique de notre société qui n'oblige pas les pollueurs (qui sont les vrais casseurs) à être les payeurs. De cela, pas trace dans le film, sinon cette phrase, toute platonique, qu'il faudra promouvoir un « véritable » aménagement du territoire. Le nôtre, pour l'instant, commence par la garantie (constitutionnelle) de la propriété!

Une séquence en particulier nous a frappé — parce que nous sommes sensibles aux thèses développées par Alfred Sauvy. La Suisse de l'an 2000 comptera

dix millions d'habitants; chaque année, nous construisons une ville comme Lausanne, dit le film. Ce qui est doublement inexact. Les prévisions les plus récentes font état de 7,5 millions pour la fin de ce siècle (compte tenu de la population étrangère résidente) et l'augmentation annuelle de la population s'apparente plutôt à l'importance de La Chaux-de-Fonds, soit trois fois moins que Lausanne.

Mais il y a plus grave. Pour illustrer ce propos, le réalisateur choisit de nous montrer des nouveaux-nés. Un bébé pour autrefois, pour la Suisse de 2 ou 3 millions d'habitants; une rangée de bébés pour demain, pour la Suisse des 10 millions. Tout le malthisianisme de notre époque — non, non, non, aux festivals « pop »... — est dans ces deux images. Confusion des notions de stock et de flux. Sans l'apport des étrangers, le taux de natalité dépasserait de peu le taux de mortalité, de sorte que notre société continuerait de vieillir, comme elle le fait depuis de nombreuses décennies. L'apport de la jeunesse ne se marque pas seulement par les idées et les modes de vie qu'elle introduit, mais bien davantage par les pressions démographiques qu'elle exerce sur les structures et les institutions, qu'elle oblige à se renouveler.

Alors que le nouveau-né devrait être le signe de l'espoir et du renouveau, « Nous, fossoyeurs » le présente comme un risque, un danger, presque une erreur. Tout le film est d'ailleurs marqué par ce pessimisme foncier, ce doute à l'égard des capacités d'imagination et d'invention de l'homme pour surmonter les obstacles du moment, qui est bien la marque de ceux qui continuent de croire que le bonheur est derrière nous, que l'homme s'éloigne constamment de l'âge d'or.

Fossoyeurs peut-être, mais pas par plaisir. Parce que constructeurs. C'est de là qu'il fallait partir.

J.-P. G.

La Suisse du Musée de Fribourg

L'exposition d'été du Musée d'art et d'histoire de Fribourg ne prétend pas à la présentation exhaustive des manifestations de l'art populaire suisse. Composée presque exclusivement d'œuvres fribourgeoises, valaisannes, de la Suisse orientale et centrale des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, il lui a fallu l'apport de musées bâlois ou zurichois pour ne pas laisser au visiteur une image de notre pays d'inspiration exclusivement religieuse.

Cette exposition donc, c'est d'abord et surtout le ciel. En peinture, en sculpture. On a décoré la toile, la tôle, le bronze, le parchemin, le chêne, l'arole et le mêléze. On a manié le crayon de couleur, l'encre, la gouache, l'huile et l'aquarelle. On a découpé le papier aux ciseaux, à défaut au couteau; on l'a collé sur fond noir, rouge ou doré.

Ah! Seigneur! tout était bon chez ces « imagiers populaires » pour remplir la terre des saints du ciel! Sainte Josepha ou sainte Philomène, saint Népomucène ou saint Théodule. Charles-Frédéric Brun, dit le Déserteur, n'en manquait pas un. Et que d'ex-votos, de chemins de croix, antiques, candides et parfois admirables précurseurs de nos bandes dessinées.

La terre, direz-vous? Peu de choses. On montait à l'alpage; on faisait boucherie. On allait à l'auberge ou, mieux, on regardait y entrer les étrangers; les enseignes étaient engageantes: « A l'Ange »,

« A l'Espérance », « Au Mouton Blanc », toujours bon logis. La guerre — celle du Soudrebon — ou la famine — celle de 1817 — ne font que des apparitions fugitives. L'art de vivre était en honneur: sortis des moules, les biscuits ne pouvaient être que délicieux, le vin meilleur dans les pichets; berceaux, jouets, coffrets, armoires: quelle allure! Mais l'essentiel est ailleurs, on le sent bien qui rôde autour des crèches, des chasubles, des reliquaires, des luminaires et des crucifix.

Au Musée de Fribourg, j'ai retrouvé l'univers mental de mes ancêtres gruyériens. La vie était dure et douce à la fois; on ne subsistait souvent que grâce au tressage de la paille. Il devait y avoir plus de sécurité dans le ciel que sur la terre.

Mais en était-il ainsi ailleurs? Que se passait-il dans la tête des vignerons vaudois ou des artisans bernois au fil des jours et des saisons?

Là se situent les limites et les lacunes de l'exposition fribourgeoise qui reste cependant à voir et à admirer. Il faut y aller avec de bons yeux; il faut savoir s'approcher, se baisser, s'accroupir, tout est dans le détail.

Voir, admirer une Suisse sans pollution ni dans le ciel ni sur la terre. Si James Schwarzenbach a passé cet été sur les bords de la libre Sarine, il a dû être « aux anges ».

C. O.